

Patrick Boman

# Les canines dans le pâté



Sous la Cape

*Dans la même collection*

JULES VEINE

*Le Voyage dans les spasmes*

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

PATRICK BOMAN

*Des nouilles dans le cosmos*

Pas facile de faire des nouilles de qualité  
au cours d'un voyage intersidéral.

PIERRE CHARMOZ

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel  
et autres cimes improbables*

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension  
du célèbre sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU

*Le Vampire de Wall Street*

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation  
dans la Yosemite Valley.

*À paraître*

HURL BARBE

*Pompe le Mousse*

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE

*Les Celtes mercenaires*

Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux  
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la *struggle for life*.

Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !

# LES CANINES DANS LE PÂTÉ





Patrick Boman

Les anines  
dans le pâté

ROMAN DE VAMPYRES CONTEMPORAIN

Sous la Cape



«Sept ou huit enfants dansent près de la fenêtre, sous la houlette de deux fées coiffées de chapeaux pointus. L'une est vêtue de blanc, l'autre de bleu. Elles portent de longues robes en tissu scintillant et des voiles de mousseline volettent à leurs chapeaux. [...] La fée bleue est une brune anguleuse aux bras minces et aux gestes nerveux. [...] La fée blanche est une blonde à cheveux longs au visage poupin, au menton semé de quelques traces d'acné.»

Isabelle RENAUD,  
«Le Gâteau», *Arts ménagers*,  
éd. Quadrature (Louvain), 2009.



## Chapitre premier

*Un mix bien dosé qui bouscule les codes du genre*

– « Célestin, scolaire de troisième, dépose une demande de stage à la CCV. S’est toujours passionné pour les v... et ne les craint pas. Souhaite participer à des actions sur le terrain. Lettre de motivation jointe. » Mon petit Richard, est-ce vous qui avez eu le toupet de me faire suivre cette note ?

– Eh bien, madame, il me semblait que...

– Un scolaire ! Un enfant ! Avez-vous perdu la boule ? Vous rendez-vous compte de la gravité de la situation ? La CCV n’a pas d’existence officielle ! Et vous nous balancez un mioche dans les pattes ! Comment a-t-il pu seulement nous contacter ? Nous ne figurons dans aucun annuaire. Richard, regardez-moi dans les yeux !

– Enfin, il a tout de même quinze ans. Je...

– Vous voulez voir son petit cou mignon percé de deux grands trous rouges ? Trôner à la Une de la presse people ? Que ses parents tentent de nous faire révoquer ? Lancent à nos trousses un comité civique ? C’est niet, ah ça je vous le garantis ! *Peuchérasse !*

Avec l’énervement, l’accent du Midi revient.

– Pourtant...

– Disparaissez, mon petit Richard, disparaissez, et jamais

plus de scolaires, vous m'entendez? Enfin, bon, restez, nous avons du travail.

La commissaire Zohra Belmançour allume une cigarette, termine son gobelet de café, s'entoure d'un nuage de fumée et foudroie d'un œil noir le lieutenant de police Richard Perez-Romero, dont d'ordinaire elle apprécie la collaboration, mais là, avec ce marmouset, il exagère. Comme souvent, à vrai dire.

Un regard circulaire sur son nouveau lieu de travail aboutit à des constatations consternantes : le bureau en entresol qui a été affecté à la Cellule citoyenne de veille (CCV), en proche périphérie de La Nouvelle-Babylone, est minable à souhait. Presque une cave. Pas de fenêtres pour de prétendues raisons de sécurité, des néons, des armoires métalliques déglinguées, de vieilles tables aux tiroirs bloqués, des fauteuils à roulettes près de rendre l'âme, un carrelage marron, un calendrier syndical sur un mur jauni, et surtout une incoercible odeur de renfermé, de tabac froid, peut-être de canalisations à demi bouchées. Un lavabo, un frigo, des lits de camp dans une pièce attenante.

Mme Belmançour, qui, avec quelques années de plus il est vrai, correspond assez bien à l'idée qu'un profane peut concevoir d'une houri échappée du paradis de Mahomet, rejette en arrière son abondante chevelure noire, cherche à tâtons une autre cigarette et ouvre un dossier :

– On reprend? Nous avons le témoignage du gardien, un vieux mateur, ça vaut ce que ça vaut. Donc, deux jeunes filles en costume de fée, baguette et tout, animent un anniversaire d'enfant, à l'issue duquel les parents viennent récupérer leurs moutards. Jusque-là tout le monde est d'accord. Ensuite, selon le gardien, ces fées aguichent deux des pères, qui restent en arrière sous un prétexte fallacieux. Ce même gardien affirme avoir vu des billets de cinquante changer de mains. Là, tout

se gâte: l'un des pères est en réanimation, il a été légèrement mordu au cou par la première fille – nom de code: la fée brune – pendant qu'ils s'apprêtaient à avoir des relations dans un vestiaire, et elle l'a un peu saigné, mais on l'a transfusé, il est hors de danger; il n'a toutefois pas repris connaissance. L'autre homme, qui présente des morsures similaires, est mort d'un arrêt cardiaque tandis que la seconde de ces jeunes personnes – nom de code: la fée blonde – pratiquait sur sa personne, dans le même vestiaire, une fellation.

Elle fait sonner la double consonne. Richard ne peut retenir un rire étouffé, mais n'a pas loisir d'en placer une.

– Ne ricanez pas bêtement comme un collégien, je vous en prie: un arrêt du cœur dans une telle situation fait partie des possibilités. J'ai eu à connaître de plusieurs affaires comparables, dont une fois dans un taxi, une autre dans une chambre froide – ah! le contrat d'apprentissage recouvre bien des iniquités! Vous savez, le sordide est affreusement banal. Aucune raison de poursuivre la fille.

– Coups et blessures, non? suggère Richard.

– Cous et blessures, vous voulez dire? Ce serait faire fausse route. N'importe quel avocat présentera cela comme un jeu érotique. Ce type-là était un peu jeune, voilà tout, à peine quarante, encore un cardiaque sans le savoir. Je me demande ce qu'on a raconté à la veuve et aux enfants. Donc il faut retrouver ces deux fées, v... présumés, et remonter la piste.

– V... déclarés ou en cours de transformation.

– Attendons ce curé de l'Est, Hiddinga je crois, un spécialiste reconnu paraît-il. Il éclairera notre lanterne, dit-elle.

– Qui a recueilli le témoignage?

– Les collègues du commissariat de quartier. Le gardien les a appelés dès qu'il a découvert les corps et constaté que les filles s'étaient envolées.

– Possible que ce type soit de mèche avec elles? demande-t-il.

– Ce sera à vous d'éclaircir ce point.

– Il est clean ou il a un casier?

– À vous toujours de voir ça. Vous vous êtes porté volontaire pour intégrer la CCV. Une très belle opportunité de carrière, entre nous. Donc, je vous rappelle le fonctionnement de la cellule, dont le démarrage est imminent: vous et ce... Hiddinkro à la base, moi et ce monsieur Keita pour superviser. Tout cela dans le manque de transparence le plus absolu.

– On est quand même dans la parité.

– Quelle parité? Je suis la seule femme.

– La parité laïques-curés, si vous voulez.

– Ah! elle est bien malade la laïcité! J'espère que la prochaine fois on ne me collera pas un imam dans les jupes!

Elle éclate de rire:

– Versez-moi un porto, mon petit Richard, et ensuite, après les présentations, je me sauverai et je vous laisserai faire le topo à ce gentleman. Si c'en est un.

\*

### *Un temple du bien-être entièrement relooké*

– Pour un bureau dégueulasse, c'est un bureau dégueulasse! grogne Richard Perez-Romero. Des odeurs de pieds, un mobilier dont les clodos qui campent sous le métro aérien ne voudraient pas, pas de fenêtres, pas d'Internet, des portables préhistoriques, un frigo pourave.

– C'est la première fois que vous travaillez au sein d'une CCV? rétorque Tadeusz Hiddinko, qui descend de l'avion de Rome et vient de se présenter, non sans avoir rangé au

fond d'un placard une sorte d'étui à batte de cricket auquel il semble attacher le plus grand prix.

– Euh... oui.

– Vous êtes loin de tout savoir. D'abord, quant à l'informatique, c'est comme le reste, il faut oser être à contre-courant, vivre sans, pour un temps d'ailleurs. Les... difficultés que nous devons régler exigent de sortir du tout-informatique. Dans notre activité, ce n'est pas en passant ses journées la gueule dans l'écran, pardonnez-moi l'expression, que l'on fait avancer les choses. Et par parenthèse il est mieux de tenter de ne laisser aucune trace numérique. Surtout qu'Internet est un foutoir où sévissent nombre de frappés, et pas des tendres. Il ne manquerait plus que de se faire repérer bêtement par la clientèle... Vous allez arriver à faire sans ?

– Pas le choix, répond Richard avec un soupir de quasi-désespoir.

– Quant au bureau, mieux vaut ça que pas de bureau du tout, reprend Tadeusz, conciliant. Et puis, pour les urgences, un vrai budget a été prévu.

– Mon cul ! On est hors organigramme, hors tout, alors forcément on est traités comme des sous-merdes par la hiérarchie !

– Ne vous échauffez pas, mon cher. Vous n'êtes pas le seul à connaître des contrariétés avec votre hiérarchie.

– Ah oui, il est comment, votre chef ?

– Parfait. Je parlais en général. Allons, j'ai mis en arrivant une excellente vodka au congélateur. De la finlandaise à soixante. Tout n'est pas si noir.

Richard pousse un long soupir :

– Vous êtes un sacré curé, vous.

– Vampirologue de l'archevêché *in absentia*, mon cher, annonce Tadeusz non sans une pointe de vanité. Excellente

couverture, vous le devinez. Et je me procure toujours ma vodka hors commerce, donc en *tax free*, bien sûr *especially distilled for the connoisseurs*, et ce n'est pas du *low cost*, je vous prie de le croire, ajoutez-il pour le *show off*.

– Ce que vous pouvez être snob ! Et vos malossols, ils viennent d'où ? Du Turkménistan ?

– D'Arménie, mon cher. Bon, reprenons : un mort, un en réa...

– Ce témoignage ne m'inspire guère confiance. Des v...

– Ce mot vous arrache la gorge. Allez-y. Prononcez-le. Il ne vous arrivera rien. Nul spectre maléfique n'est embusqué dans le placard.

– Des vampires, vous parlez ! nous ne sommes pas au *xvii<sup>e</sup>* siècle, en Transylvanie... Sans mauvais jeu de mots, ce sont des contes de fées, tout ça ! En réalité, il a dû vouloir sauter la fille dans le vestiaire, elle s'est débattue puis elle l'a mordu dans la foulée... hasarde Richard.

Tadeusz sort le flacon du congélateur et ils trinquent.

– Taratata ! claironne le curé, après avoir séché son godet plus vite que l'éclair. Si vous me faites du politiquement correct d'emblée, nous n'allons pas pouvoir travailler ensemble.

Échange de regards froids.

– Ça m'a tout l'air de relations mercenaires vite fait, poursuit le vampirologue. De bas de gamme. Une passe à cinquante, selon le gardien. Mais de cela nous n'avons cure. Nous sommes ici parce que ces filles ont mordu au cou ces types...

– ... de manière anodine. Vous avez vu les photos ? À peine plus que des piqûres d'épingle. Peut-être une agacerie, un prélude. Il y a bien moins soft, croyez-moi.

Richard songe à des crimes à muselière, dans des donjons plastifiés, en pleine Babylone, dont il a eu à connaître quelques

mois auparavant et dont les responsables vont s'en tirer une fois de plus. Appuis politiques du bon côté, magistrats apeurés, bourgeois paniqués, hommes-chiens réduits au silence, une belle enquête flinguée.

– Apparemment anodine. Pour moi justement les photos sont irréfutables.

– Je n'y crois pas. Au XXI<sup>e</sup> siècle...

– Vous en verrez bien d'autres. Tenez, je vais vous donner une première indication.

Un éclair traverse le regard de Tadeusz :

– Pour des raisons qui tiennent sans doute à la dialectique entre Éros et Thanatos, pour m'exprimer en termes étrangers à mon sacerdoce, la libido des femmes vampires est particulièrement en éveil, toujours prête à l'action. Ce qui éclaire la scène racontée par ce gardien : nous ne sommes pas en présence de deux pauvres filles qui espèrent gagner un billet vite fait, ni de deux, hum, gourgandines, mais de deux femmes, disons vampires en devenir, pour lesquelles le sexe et le sang sont indissolublement liés.

L'imagination de Richard prend un tour franchement lubrique, tandis que Tadeusz se montre intarissable :

– Elles ont éprouvé une poussée subite au-dessous de la ceinture, mais le coup de dent a été plus fort que le désir sexuel. Ça vous choque ?

– Rien ne me choque.

– Ça vous excite ?

– Pas le moins du monde, répond le jeune homme d'un ton faux.

*Esprit d'équipe, goût de la performance, dépassement de soi*

Pour cette affaire hors du commun, qui n'est un fait divers banal et ridicule qu'en apparence, une cellule ad hoc a donc été mise sur pied à toute vitesse. CCV, Cellule citoyenne de veille sont des mots pour les budgets officiels, pour les rares pape-rasses sur lesquelles un journaliste disposant de bons contacts pourrait mettre la main, pour les nigauds. La véritable dénomination de la structure est Cellule de crise Vampires – mais ce dernier mot ne doit jamais être écrit par l'administration, sous peine de provoquer l'hilarité des bons esprits et la panique dans le public. Mieux vaut en rester à la prudente langue de bois de la veille citoyenne.

Nous connaissons les locaux. Par ailleurs, les accréditations en eussent fait tousser plus d'un. Du côté de la brigade criminelle, le jeune lieutenant Richard Perez-Romero mène donc l'enquête, sous l'autorité de la commissaire Zohra Belmançour, qui court-circuite sa hiérarchie et ne rend compte qu'à un conseiller occulte du chef de cabinet du ministre ; côté soutane, le père Tadeusz Hiddinko, vampirologue dûment accrédité, en réfère au père Mathurin Keita, lequel, de son côté, passe par-dessus la tête de l'archevêché et ne dépend en fait que du Vatican, sans que l'on sache de quelle prélature. Opacité totale là encore – ces matières délicates s'étiolent à la lumière. Pour lutter contre les créatures des ténèbres, des acteurs, voire des «actants», œuvrant eux aussi dans l'ombre.

À côté des bureaux, volontairement râpés pour ne pas attirer l'attention, les moyens les plus importants ont été alloués à la CCV, sur fonds secrets des deux côtés. Comme il se doit, en cas de réussite, les membres de la cellule n'ont à escompter

qu'une chaleureuse poignée de main ; en cas d'échec, ou même de simple indiscretion, les attendent l'opprobre, l'indignité publique, voire le banc d'infamie.

Grisâtre à souhait quand il le juge utile, les mains toujours libres, Richard Perez-Romero est invariablement vêtu d'un jean et d'un blouson anonymes, parfaitement adaptés à ses activités, ainsi que ses baskets et son sac à dos pesant cinq cents grammes. Il a l'œil et le poil plutôt clairs et à la limite on le prendrait pour un clando de l'Est. Il peut filer des voyous sans se faire repérer, à pied ou en voiture, photographier un dealer à travers les vitres d'une cabine téléphonique tout en faisant semblant de noter un numéro de téléphone scotché là, et, le cas échéant, courser quelqu'un le temps qu'il faut avant de lui passer les bracelets. Il a environ vingt-cinq ans, il n'est pas dans la maison depuis bien longtemps, mais il est considéré comme un élément prometteur.

Son *partner* à la CCV est assez dissemblable pour assurer au duo toutes les chances de succès. En effet, il n'y a pas plus ruthène, donc ukrainien, que le père Tadeusz Hiddinko (patronyme qu'il a l'habitude de voir déformé de mille façons), qui a toutefois, à la suite de complications familiales dont nous épargnerons le récit au lecteur, effectué sa scolarité dans diverses provinces du Centre-Ouest, du Sud-Sud-Ouest et du Nulle-Part – d'où son français sans accent –, avant d'étudier en Irlande, au Québec peut-être, puis à Rome. Il a environ quarante-cinq ans, œil de velours, tempes argentées, ventre plat, mollet bien galbé, et ses détracteurs le traitent de vieux beau précoce, voire, en dépit de son sacerdoce, de truand balkanique auquel ne manqueraient que les gourmettes. Néanmoins, dans sa spécialité, il est unanimement reconnu – par un cercle certes des plus confiden-

tiels –, d'ailleurs comme un homme de terrain plutôt que de cabinet.

De son côté, Zohra Belmançour, native de Marseille, qui a été mariée très jeune à un vieux crabe bigot venu d'outre-Méditerranée qu'heureusement elle a enterré assez vite, sans avoir eu le temps de se voir engrosser par un ultime spasme du vieillard, et qui a réussi contre vents et marées à faire des études, considère les choses de la religion pour le moins avec le plus grand détachement. Elle voit donc sans plaisir aucun des curés se mêler d'une question criminelle, mais, s'agissant réellement d'un cas très bizarre, hors normes, ils peuvent se montrer utiles, ayant de leur côté pas mal d'expérience dans des affaires biscornues où l'ombre du Fourchu n'est que trop décelable... – le Cheïtan des contes de son enfance, avec son escorte de goules, les *ghûla*, qui ressemblent étrangement aux v... Elle a épiluché tous les rapports – et des instructions venues de très haut lui ont enjoint d'oublier les routines de travail : des résultats avant tout. Le jeune Perez-Romero, qui n'a pas froid aux yeux et doit faire ses preuves, ne peut manquer de se montrer parfait pour cette mission.

Le père Mathurin M. Keita, lui, un prêtre sénégalais d'âge mûr, prend ces péripéties avec bonhomie. En Afrique, les affaires de sorcellerie, d'envoûtement, de possession par des mauvais esprits ou par des morts sont courantes – les cancans villageois, les journaux et même la jurisprudence en regorgent –, et il estime qu'en Europe on fait bien des histoires pour pas grand-chose, comme d'habitude, mais il garde une réserve prudente. N'a-t-il pas lui-même exorcisé des possédés en tapant dessus à bras raccourcis pour faire fuir le démon, dans un centre agréé dépendant de l'évêché, dans une capitale dont nous tairons le nom ? Personne là-bas n'y trouve rien à redire. Et, pour ces histoires de v..., des espèces d'hommes-léopards

en fait, il n'a qu'à faire confiance à ce père Hiddinko, qui s'y connaît. Dieu merci, celui-ci se chargera aussi, en cas de nécessité, de l'application de la PUA, la Procédure usuelle autorisée, et lui n'aura pas à mettre les mains dans le cambouis. Ainsi l'entend-on à Rome.



## Chapitre II

*L'enfant apprendra à dépasser ses chagrins pour grandir*

Minuit à la CCV. Coup de téléphone. Richard décroche :

– Alerte maximale ! Une fillette vient d'échapper à une attaque de type v... !

– Où ça ?

– Secteur ouest. Veuillez noter l'adresse exacte.

– Nous arrivons.

La gamine est une Antillaise d'une dizaine d'années qui sortait faire pisser son chien et qui pleure à chaudes larmes parce que le méchant monsieur s'est jeté sur eux, a mordu et tué en un éclair puis mâchouillé son Kiki, un roquet noir et blanc, avant de se précipiter sur elle :

– Mais moi je fais des arts martiaux avec des dames très gentilles, déclare-t-elle fièrement après avoir essuyé ses larmes et s'être mouchée, alors j'ai fait tomber le monsieur par terre. Après il a voulu me poursuivre, mais je cours très vite et il n'avancait pas bien, il titubait comme s'il était saoul, alors il a fini par faire demi-tour.

– Comment était-il habillé ?

– Il portait une sorte de costume de théâtre, avec un genre de cape noire doublée de rouge, et il était très bien maquillé, en vert, avec des grandes fausses dents pointues, comme les

vampires dans les films. Mais ça n'existe pas, les vampires, hein? continue-t-elle, très inquiète tout de même.

– Bien sûr que non!

– Mais mon Kiki! Il a tué mon Kiki! Il l'a mangé et recraché! Et il me courait après!

Les larmes recommencent.

– Comment t'appelles-tu?

– Louisa.

– Tes parents ne sont pas là?

– Ils travaillent la nuit tous les deux.

– Et tu n'as pas de frères et sœurs?

– C'est des grands, ce soir ils sont sortis. Je suis toute seule à la maison, mais je peux me garder toute seule, hein! Non, n'emportez pas mon Kiki, je l'enterrerai demain dans un coin du square, si le gardien ne me chope pas.

Après un geste de Mme Belmançour, qui vient d'arracher trois poils couverts de bave et de les mettre dans un sachet, pour analyse, un flic en bleu tend à la fillette le sac en plastique contenant les restes du corniaud.

Deux marchands de kebabs encore ouverts n'ont rien remarqué – ils sont du genre consensuel, et on égorgerait dix personnes sous leurs yeux dans leur bouge qu'ils ne remarqueraient rien. Devant un bistrot, les types qui fument dehors malgré le froid, avinés, les dévisagent en ricanant. Keufs de merde, allez vous faire enculer, pensent-ils très fort. Seule la réceptionniste d'un hôtel dont le bureau donne sur la rue leur affirme avoir vu passer un grand corbillard gris, avec un écusson, peut-être un D, ou un P, ou un R, elle n'avait aucune raison de prêter attention à cela, et peut-être aussi, oui en y repensant c'était curieux, quelque chose qui ressemblait à une couronne surmontant la lettre.

*Je savais que je pouvais faire mieux que ces missions*

Les deux fées sont chacune chez elle, broyant du noir et réalisant que quelque chose ne tourne pas rond.

La blonde ne met plus les pieds à la fac – elle étudie le droit sans passion aucune – et passe le plus clair de ses journées allongée sur son lit, à regarder le plafond. Elle revoit en boucle la scène du vestiaire sans la comprendre. Qu'est-il arrivé? Elle n'était pas comme ça avant, elle ne se serait pas jetée avidement sur un beauf. Avant quoi? Un tournant est-il intervenu? Où? Avec qui? Elle se force à prendre une douche et à ouvrir une boîte de conserve de temps à autre, son compte en banque se vide rapidement et elle a un retard de règles important alors qu'elle est solitaire depuis longtemps. Ne parlons pas de l'acné, devenue un véritable incendie.

En résumé et avec des variantes, la brune vit la même expérience. Gros coup de déprime. Elle n'a pas eu le traumatisme dû à un type qui passe l'arme à gauche sans prévenir, mais sinon elle n'est pas en meilleur état. Elle tourne et retourne tout ce dont elle se souvient, elle est sûre que l'essentiel lui échappe.

\*

*Positionné au départ sur une expertise pointue,  
je me suis ouvert aux autres applications*

Tadeusz et Richard compulsent des notes dans leur bureau navrant. Le prêtre jette un coup d'œil à sa montre – 18 heures –, sort la vodka et se met à découper en quatre de gros cornichons en saumure :

- Les corbillards, ça a donné un résultat?
- La commissaire s'en est occupée: toutes les entreprises de pompes funèbres du pays ont été contactées, ainsi que les sociétés qui fournissent ce genre d'accessoire pour des tournages, mais peau de balle: aucune n'avait de véhicule sorti cette nuit-là, répond Richard.
- Cela pourrait vouloir dire un sujet se déplaçant dans un corbillard privé... acheté d'occase...
- Là, nous avons des recherches interminables à prévoir; il faudrait épilucher les fichiers des cartes grises, et encore, le véhicule a sans doute été vendu déclassé, comme fourgonnette, car celui qui achèterait un corbillard en l'état se ferait repérer, non?
- Soupirs et grognements.
- Le contexte familial de la petite Louisa? Pas une embrouille, une tentative d'intimidation, un racket?
- Pas l'ombre. La mère est aide-soignante, le père est chauffeur. Les frères et sœurs, même s'ils l'avaient laissée à elle-même ce maudit soir, sont sans problème. Si ce corbillard n'est plus jamais signalé, je pressens une impasse. S'il réapparaît, à nous d'être rapides.
- Et l'ADN, pour la bave sur les poils du chien?
- Inconnu.
- Pour revenir à notre première affaire, et ce mort? C'est celui auquel la fée blonde faisait une gâterie, c'est ça? demande Tadeusz.
- Celui-là même.
- Ils trinquent.
- Où est-il enterré, ce malheureux? Parce que le risque de démarrage du processus n'est pas à écarter. Je voudrais bien inspecter ce cadavre-là. Et quand je dis inspecter...
- J'ai compris, répond Richard. Ce que vous pouvez être lourd, à l'occasion! Toujours prêt à brandir votre épieu!

- Ne soyez pas vulgaire. Ça n’a rien à voir.
- Que vous dites... Si vous croyez que je n’ai pas remarqué votre étui à batte de cricket...

Feignant de n’avoir rien entendu, Tadeusz fait craquer ses phalanges de façon exaspérante pour Richard, qui a l’impression qu’un dentiste sadique l’attaque à la tenaille :

- Alors, ce cadavre?
- Nous pouvons être tranquilles : la famille l’a fait incinérer, assure le jeune homme.
- Excellente idée. Voilà une préoccupation de moins. Je vous en remets une pour fêter ça?
- Ah oui, et une sévère. Ils sont pas dégueu, vos corniflards, dites.

– Arménie, vous disais-je.

Le prêtre de l’Est toussote d’un air constipé avant de reprendre :

- Quant à la blonde... Pauvre fille, ça doit être affreux de...

Richard éclate de rire :

– C’est arrivé à d’autres! Notamment à la maîtresse d’un président de la République qui est mort en baisant, lui, et non en se faisant tailler une plume.

– Ah oui, Félix Faure, en 1899. Décidément, ce sont de chauds lapins, vos politiques. Le pouvoir est aphrodisiaque, cela a été dit mille fois. À juste titre selon toute apparence.

– Un cardinal, aussi, plus tard, en épectase, comme l’a déclaré l’Église. Il était chez une dame. Un peu mercenaire, comme vous dites. Les curetons aussi, ils sont chauds de la pince.

Le vampirologue feint de n’avoir rien entendu, mais change de sujet de conversation :

- Revenons, s’il vous plaît, à nos préoccupations premières.

Nous nous engageons sur des terrains minés dans leurs recoins les plus cachés, pour employer une métaphore martiale, et je voudrais être certain que vous avez bien assimilé les fondamentaux de la discipline, prévient-il, tout en lissant ses cheveux argentés non sans complaisance. Tout d'abord, avez-vous suivi une formation spécifique ?

– Eh bien, c'est-à-dire...

– Non ? Vous m'en voyez désolé. Ce sont des matières où l'amateurisme n'est pas de mise. Trop dangereux. Bon, je vous énumère les éléments de base. Primo, le vampire est une créature morte, mais imparfaitement morte, *Un-Dead*, comme disent les meilleurs auteurs, une âme qui erre éternellement jusqu'à sa libération.

– Par l'épieu ?

– Notamment. Secundo, c'est hélas un prosélyte-né : toute personne qu'il a mordue pour en boire le sang se transforme elle-même en vampire quand elle meurt, si son initiateur sévit toujours ; dans le cas contraire, elle est ipso facto libérée. Toutefois, avant la transformation effective, des signes avant-coureurs peuvent être décelés...

– Par exemple chez nos fées ?

– Telle est la question que je me pose. Tertio, leurs possibilités sont considérables, ils sont quasi invincibles de nuit, ils peuvent prendre la forme d'une chauve-souris, d'une araignée, d'un insecte, voire d'un banc de brouillard. Mais, quarto, ils souffrent de nombreuses limitations, temporelles – ils sont rarement diurnes – et spatiales – devant regagner à chaque aube leur cercueil, qui doit se trouver dans un lieu consacré, ils ont du mal à voyager. Quinto, ils ne portent pas d'ombre, ne se reflètent pas dans les miroirs, qu'ils craignent, ainsi que le crucifix, l'hostie et l'ail – quelles variétés, voilà un sujet auquel je m'intéresse et dont nous aurons l'occasion de reparler, mais

laissez-moi vous dire que le rose-de-lautrec bien franchouillard a toute ma faveur, même si par gloriole il m'est parfois arrivé dans le feu de l'action de dégainer une tête de colorado-black ou de purple-max ; par ailleurs, le transylvanien reste, comme on dit aujourd'hui, incontournable, vous vous en doutez. J'allais oublier, une branche d'aubépine posée sur leur cercueil les empêche de sortir. Sexto : ces limitations impliquent qu'ils ont besoin d'auxiliaires, les célèbres serviteurs des vampires.

– Du côté de l'employeur des fées ?...

Tadeusz hoche la tête d'un air funeste :

– Nous allons nous efforcer de l'apprendre. Ces derniers, donc, après qu'ils ont bu trois fois du sang de leur maître – joli cas de libations croisées –, lui sont attachés à jamais. En théorie, car c'est une pratique pittoresque qui se perd.

– Vous m'en voyez désolé, affirme Richard, indifférent.

– Septimo, heureusement, ces évolutions ne vont pas sans de multiples ratés, car sans cela, par l'effet d'une progression géométrique, toute l'humanité connue aurait été transformée en vampires dès la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Octavo, nous sommes peut-être vous et moi, et tous nos proches, des vampires doués d'un grand pouvoir de dissimulation... Nono, nous sommes aux yeux des vampires des monstres acharnés et cruels... Decimo...

– Je vous crois sur parole, coupe le jeune homme. Pour résumer, il faut supprimer le vampire avant que ses victimes ne meurent et ne viennent grossir les rangs de la corporation.

– Vous y êtes.

– Mais nous ignorons où se trouvent nos fées et surtout qui les a... initiées.

– Vous me recevez cinq sur cinq, pour rester dans la métaphore militaire.

*Des loisirs d'exception d'un raffinement inédit*

Richard a quartier libre ce soir-là. Il donne un coup de fil, met le cap sur le centre-ville et va au cinéma avec son pote Igor, un désœuvré de la plus belle eau, passablement nabot et pochetron, assez anti-flic de surcroît, mais un ami d'enfance, donc sacro-saint à ses yeux. Il refuse avec énergie d'aller voir un film d'horreur – Igor adore les films d'horreur italiens des sixties, avec des sorcières à gros nibards – et encore moins un polar, et ils se rabattent sur un vieux western, dans une salle confidentielle, dont ils sortent assez ragaillardis pour aller s'enfiler un couscous royal, précédé de harengs pommes à l'huile, dans un des rares rades qui restent encore ouverts toute la nuit, car même à Babylone la tendance nordique est en train de marquer des points, «Un verre de lait et une pomme à 18 heures, et au lit vite fait, pour être pleinement performant au bureau demain matin» – dégénérescence absolue. Ils raclent leur couscous jusqu'au dernier grain de semoule et écluent pas mal de sidi-brahim en se racontant des blagues de potaches dont ils rient aux larmes – parce qu'en fait ils n'ont pas tellement de choses à se dire –, enfin ils passent une excellente soirée. Richard, qui habite loin en banlieue, dort chez Igor, sur un coin de moquette, dans un duvet qui sent la fripe. Igor ronfle comme un goret et on croit déceler un plic-plic insistant du côté de la douche, mais tout est bon pour échapper à l'ambiance pesante de la CCV.

\*

*Des créateurs d'entreprise audacieux et débordant de talent*

Bureau de la CCV. Journée.

– La clairière des lutins. Le lac des dragons. L'île des flibus-tiers... énonce Tadeusz en faisant grise mine.

– Je t'en foutrais, des lutins! Sales négriers de patrons véreux! *Mother fuckers!*

– Pour le moins *unsavoury creatures*, je vous le concède. Cette société de services pour fêtes d'enfants va nous permettre de remonter la piste. Il semble que c'est là que les deux fées ont fait connaissance. Avez-vous auditionné la gérante, lieutenant?

– Appelez-moi Richard, mon père.

– Appelez-moi Tadeusz, Richard. Donc, que savez-vous à propos de cette société?

– L'agence IFS? InterFairyService? Officiellement, ils fournissent des fées, des Robin des bois, des Père Noël ou des pirates pour des anniversaires d'enfants. Une boîte merdique, à mon avis capable de disparaître en un clin d'œil en cas de pépin. Des fripouilles de petite envergure, selon toute apparence. On a même soupçonné une officine de prostitution. Comme les anniversaires représentent un assez petit business, ils font aussi dans l'organisation d'«événements», enfin les arnaques habituelles, et il existait aussi une boîte de formation vaseuse, pour les gogos, une bonne vache à lait j'imagine, mais qui a disparu. Tout cela est très volatil, on empoche les subventions et pfruit.

Tadeusz se racle la gorge:

– Pas très original.

– Il est possible que les fées ne soient que la partie émergée de l'iceberg, la façade de respectabilité. La grosse demande sûrement à certaines de ses filles de faire escort, voire franche-

ment boutique-mon-cul. À l'occasion selon moi, pas systématiquement.

– La grosse?

Un large rire secoue le jeune homme :

– La patronne! Une vraie gravosse! L'histoire est marrante. Au départ, Roberte Duhareng n'était pas grand-chose dans IFS, une vague chargée de marketing, et puis elle est devenue la maîtresse du patron. Marcellin Smuts, directeur et fondateur de la société. Elle était paraît-il alors assez présentable, et l'autre idiot lui a donné promotion sur promotion, jusqu'à en faire sa codirectrice.

– Promotion canapé, la routine. Et alors?

– Elle l'a viré aussi sec!

– Bingo! fait Tadeusz. J'aurais dû le deviner.

– Elle l'a viré, après bien des engueulades, après même lui avoir jeté au visage un plateau-repas à la cantine inter-entreprises du quartier. Les Blacks qui servent les lentilles à la louche en rigolent encore. Je ne connais pas les détails du point de vue juridique, mais elle s'est approprié la boîte sans coup férir. Pourtant, elle n'a pas profité de sa victoire, peut-être ne s'est-elle pas sentie à la hauteur, ou un peu coupable, allez savoir, elle a déprimé, très mal dans sa peau, très frustrée, odieuse avec les rares salariés, cherchant toujours à les mettre en tort, et alors elle s'est mise à bâfrer comme une truie, elle est devenue énorme... et redoutable, puisqu'elle s'est coincé au moins deux stagiaires dans le parking souterrain, sur le capot, crac! Je les ai retrouvés, témoignage irréfutable.

– Vous voulez dire des garçons? Mais il n'y a pas viol. Il fallait qu'ils y mettent du leur.

– Qui a parlé de viol? s'exclame Richard. On n'est pas de bois! Un afflux sanguin est vite arrivé, à ces âges.

– Pas de morsures?

– Des suçons monstrueux, mais pas de morsures. Elle les a essorés jusqu'à la dernière goutte.

– Je vous en prie! Donc?

– Cette femme a disparu au lendemain du jour où j'étais passé lui rendre une visite apparemment de pure forme, après cet... incident professionnel, visite à l'occasion de laquelle elle a poussé des cris de vertu outragée, clamant qu'Inter-FairyService n'était pas un bordel, enfin vous devinez le topo de la part de ce genre de rombière. Moi je connaissais le coup du parking, alors...

– Disparue, dites-vous?

– Comme un mauvais rêve au soleil levant. Portable coupé, un répondeur qui grésille, plus de domicile certain. J'ai appelé l'agence, où l'on m'a répondu qu'elle était en formation au Canada, ou en vacances aux Seychelles, on ne savait plus très bien.

– Qui est «on»?

– L'assistante, une certaine Maryvonne Puyduchou, un dragon dévoué corps et âme à sa direction et trop bête pour se douter de quoi que ce soit. À mon avis. Je l'ai aussi interrogé dans le détail, rien. Le néant.

– Quel âge?

– Pas d'âge.

– Et donc très bête, selon vous?

– Incommensurablement. Un roc. Un Everest de bêtise. On lui demande des fées, elle décroche le téléphone, elle appelle des vacataires et elle envoie des fées. Des pirates, idem. Identification totale à l'entreprise. Ne se pose aucune question. Je l'ai un peu bousculée, *nada*. Elle serait fière de tirer vingt piges à la place de ses patrons sans savoir pourquoi. C'est du personnel à l'ancienne, indémodable. Une bûche. Mais elle peut sans s'en douter nous rabattre quelqu'un d'intéressant.

– Pourquoi pas? Cette Duhareng va réapparaître tôt ou tard... à moins qu'elle ne soit au fond d'un canal, un parpaing aux pieds.

Perez-Romero fait claquer sa langue avec un soupçon d'agacement :

– Nous ne pouvons attendre, les mains croisées sur le ventre, tels des bouddhas, que la Duhareng se manifeste. Il faut agir. Action!

– Et Marcellin Smuts, qu'est-il devenu?

Claquement de doigts :

– Disparu dans la nature lui aussi! Aux abonnés absents, ce con! Personne chez lui, plus de téléphone, plus rien.

– Et les stagiaires? Serait-il possible de leur toucher un mot?

– Pas de problème. Je les contacte et on prend la bagnole.

Le premier stagiaire est au nid; ils vont donc lui rendre une visite tout informelle, après un bref appel qui semble ne guère l'enchanter.

Mike est un long jeune homme blond et chevelu, étudiant en communication, qui a passé deux semaines à l'agence; il prétend ne pas se souvenir des endroits, «dans des banlieues dont on ne sait si elles existent vraiment», où il a animé des anniversaires d'enfants, déguisé en Père Noël, avant les fêtes; il se souvient surtout que les marmots vomissaient et morvaient énormément; il admet avoir eu avec Mme Duhareng, dans un parking souterrain, des relations hâtives au cours desquelles il n'a pas été mordu; à sa connaissance, l'agence n'était pas la couverture d'un réseau de prostitution; il n'a jamais entendu parler de fées. Il considère les deux hommes, fort aimables et vêtus d'une grisaille rassurante, comme deux maniaques en chasse et paraît soulagé de les voir enfin tourner le dos.

Le second stagiaire, lui, a laissé sur son répondeur un message demandant de le rappeler la semaine suivante.

\*

*Après un accident du travail,  
j'ai eu envie de changer d'orientation*

Richard accroche son blouson à une patère et s'effondre dans un fauteuil de l'entresol, poussant un soupir de lassitude :

– Le père de famille qui flirtait avec la fée brune est sorti de l'hôpital.

– J'aime bien « flirter ». Et vous revenez de l'interviewer, constate Tadeusz.

– Par routine, et je n'ai rien appris, comme je m'en doutais. Un bonhomme lambda, qui a cru qu'il allait tremper sa nouille vite fait avec une gueuse, et qui a eu une sorte d'accident cardiaque quand elle lui a sauté à la carotide. Pas très futé. En plus sa femme, qui a entendu je ne sais quels cancons, veut divorcer, mais ça on s'en moque. Elle l'a traîné plus bas que terre en ma présence. Elle veut retrouver l'adresse de la fée brune pour aller lui arracher les yeux, car elle est persuadée que son mari entretient une relation clandestine avec cette dernière depuis longtemps. Lui, il préférerait se trouver dans un pénitencier fédéral aux États-Unis ou au fond d'une mine d'uranium en Sibérie plutôt que d'être avec bobonne.

– Je m'en doute. Quel boulot, le mari ?

– Un employé reconverti de force en commercial de je ne sais quoi. Une victime. De notre point de vue, ses blessures au cou sont totalement refermées, il me les a montrées avec pas mal de naïveté, cicatrices à peine visibles, donc considérons-le

comme hors circuit. Encore une fois, après transfusion, son sang a été entièrement renouvelé, donc...

- ... il est hors risque. Boulot de la femme?
- Une quelconque mégère d'administration.